

## GWENDOLINE

Deux fois par semaine, pendant sa pause-déjeuner, Gwendoline court.

Dans son bureau, elle se change. Troque son style psychiatre-à-votre-écoute, pour une tenue de fitness. Elle chausse ses baskets, attache ses cheveux en une queue-de-cheval floue et part dissoudre ses pensées dans les kilomètres. Non pas pour perdre du poids. Mais pour apprécier le black-out de sa tête et anesthésier une partie de sa vie. Le temps d'une course, son cerveau s'oxygène, ses pensées n'ont plus raison de sa dignité et le conflit avec elle-même s'interrompt. Comme une parfaite harmonie avec elle-même. Même si une partie de sa tête ne cesse de tout compter, tout le temps, partout.

Mais, aujourd'hui, et ce, dès les premières foulées sur le goudron brûlant, le ronronnement de ses préoccupations ne semble pas vouloir voir ailleurs si elle y est. S'ensuit donc, un long défilé de minutes sans repos.

Gwendoline a tout pour être heureuse : un mari aimant, quoiqu'avec des goûts douteux, un foyer confortable et plus

coloré qu'un t-shirt *Desigual*, un emploi dont elle a tant rêvé, et deux amies formidables. Tout, donc, sauf un enfant. Et si elle n'en avait jamais ? Est-elle condamnée à éprouver ce vide toute sa vie ? Plus le temps passe, plus une simple journée devient un véritable calvaire.

Elle avait pourtant suivi précieusement les conseils que son entourage et Internet lui avaient donnés. S'accoupler tel jour et à telle heure, principalement en période fertile, manger des repas équilibrés, ne pas boire d'alcool, ni fumer, privilégier certaines positions au lit. Mais, chaque mois, lors de ce fameux *Jour*, c'est le même drame qui se joue en elle. S'alternent, donc, déception, douleur et déchirement. Tout le monde lui dit de plus y penser, de ne pas se stresser et de laisser faire le temps. Mais, quand elle doit se piquer tous les jours et se rendre régulièrement à des rendez-vous, difficile d'oublier.

Gwendoline accélère le pas. À tel point que l'on pourrait croire que ses pieds n'entrent plus en contact avec le bitume. Loin de cette horrible pancarte de publicité pour les soins antirides qui semble lui faire une œillade. Dans quelques semaines, elle aura quarante ans. Et c'est la première fois que l'approche de son anniversaire lui fend le cœur.

Adieu l'âge de la raison et bonjour l'âge du bilan.

Quarante ans, soit le moment où, elle explore dans le rétroviseur ce qu'elle a construit, et ses rêves pleins de poussières. Pour certaines, passer l'âge mûr, c'est savoir être pragmatique, et ne plus considérer les contes de fées comme étant une réalité. Mais pour d'autres, dont Gwendoline, c'est garder ses désirs et ses espoirs accrochés tels des sangsues. Y croire encore et toujours. Que l'endométriome va disparaître

comme par magie. Que son parcours de procréation médicalement assistée n'est qu'un mauvais rêve à gommer chaque matin. Que tomber enceinte est facile. Parce que, tant qu'il y a de l'espoir, aussi infime soit-il, elle veut continuer à y croire.

À petites foulées, Gwendoline écarte le portillon du parc, et salue comme à son habitude brièvement les autres sportives de la pause-déjeuner. Avant de continuer son chemin encore quelques mètres, puis de s'autoriser une pause près d'un banc à treize lattes, à l'ombre, où elle ajuste l'élastique de sa longue chevelure de feu. Autour d'elle, le soleil brille, des fleurs de multiples couleurs débordent de la pelouse soigneusement entretenue, et les oiseaux gazouillent.

Gwendoline vit dans ce village depuis de nombreuses années maintenant. Isolée de l'agitation du monde, et des citadins capables de confondre une biche avec un sanglier. Et profitant ainsi de la présence sereine des animaux et de l'acoustique des nombreux tracteurs.

À cette heure-ci, l'unique jardin public de la commune est toujours très animé. En plus des huit autres joggeurs, elle y croise cinq cyclistes, trois maîtres promenant leurs chiens, beaucoup trop de couples, et surtout, des familles pique-niquant avec leur progéniture.

Courir devait la rendre plus légère, pas la faire peser des tonnes.

Le ventre vide, les talons semblables à des ressorts, la future quadragénaire reprend sa course, et brûle le pavé. Non sans compter chaque arbre qu'elle croise. Loin de toutes ces poussettes et de ces femmes enceintes. Loin du romanesque : *ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants...*

## 2

### CLAIRE

Moi, c'est Claire.

Un prénom commun, avec une vie ordinaire, et diplômée en normalité.

D'aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours aimé appartenir à une case. Me couler dans le moule, sans déborder. Être la pièce qui s'emboîte parfaitement dans le puzzle. Ne pas faire de vagues, ne pas attirer l'attention.

Comme me l'avait appris ma mère qui ne cessait de prôner ma normalité, ma gentillesse, mon obéissance – bien qu'elle ait dû m'élever seule – auprès de tout le monde. Notamment au portail de l'école.

Je devais exceller dans tous les domaines et être préparée à la vraie vie. Je satisfaisais ma mère à travers mes bonnes notes, mon comportement exemplaire et ma politesse à toute épreuve.

Bref, j'étais juste la petite fille que ma mère voulait que je sois, et en échange, elle me donnait son amour.

La petite fille que j'étais s'imaginait plus tard écrivaine. Je rêvais de voyager, de m'envoler le plus loin possible de ces odeurs de fumier et routes boueuses. Peu importe où, la

destination n'avait que peu d'intérêt. L'essentiel était que je parte avec mon stylo à plume, pour enchaîner des phrases, et noircir les feuilles de mon cahier à spirales. Nulle chose pour moi n'aurait été pire que de rester coincée ici, à brider ma créativité. Du haut de ses huit ans, la fillette que j'étais avait l'espoir de vivre une vie libre, sans contraintes ni obligations.

Seulement voilà, l'enfance ne dure pas éternellement. Un jour, on grandit et la raison époussette les rêves à coup de plumeau.

Je me suis, par conséquent, contentée d'écouter ma mère en demeurant dans la case qui m'était destinée. Ma voix a depuis longtemps été toute tracée : reprendre la boutique de fleurs de ma mère.

Question égo, ce n'est pas terrible.

Mais, c'est sécurisant.

Aujourd'hui, donc, je suis mariée, maman, fleuriste, et encore dans le moule. J'ai un enfant de neuf ans, sage et jamais pressé. Un époux au fort tempérament typique des Siciliens et sur le point de lancer sa propre start-up de notre canapé. Ainsi qu'un travail tranquille dans ma bourgade de trois cent soixante-deux habitants, entourée de prés et de forêts. Que demander de plus ? Si ce n'est qu'un peu moins de mouches serait plus agréable.

Je m'arrête une dernière fois devant la glace. Les poches sous mes yeux sont soigneusement camouflées, mon teint peint, et mes lèvres brillantes. D'en haut, j'espère que ma mère reste fière de moi. Elle m'a souvent répété que peu importe l'heure, le jour et la situation, une femme doit assidûment se montrer présentable. Ma mère était une

spécialiste inégalable dans ce domaine. Elle était née pour être sublime. Sa chevelure auburn regroupée en un chignon impeccable paraissait sans cesse étincelante, son teint frais et éclatant, son maquillage minutieusement appliqué, et sa posture distinguée. Et cela en permanence.

Je replace une mèche, un peu trop rebelle à mon goût, derrière mon oreille, puis attrape mon sac à main.

— Nolan, dépêche-toi ! On va arriver en retard au centre.

De l'étage du dessus, il cacarde :

— Oui maman !

J'attrape mes clés qui tintinnabulent, et sors attendre mon fils de neuf ans près de ma voiture.

Il fait beau, le ciel est bleu, sans nuages, laissant apparaître les montagnes qui semblent effleurer le soleil. Nolan est né un jour comme aujourd'hui, à quinze heures quinze, exactement. Et dans trente-huit jours, précisément, il fêtera ses dix ans. Bientôt, le timbre de sa voix passera de l'aigu au grave, de l'acné surgira, envoyant sa peau de bébé aux oubliettes.

Impatiente, et sur le point d'arriver à la boutique en retard, je consulte mon horoscope sur mon téléphone : « Dites bonjour, souriez, regardez qui passe devant vous ! ». Je regarde autour de moi. Personne. Pas même mon fils qui est sur le point de nous mettre en queue de peloton.

Cinq minutes s'écoulent et, tandis que je perds tout espoir, Nolan accourt, enfin, en ma direction. Le t-shirt peinturluré de dentifrice bleu, les baskets à l'envers, la bouche auréolée de lait et l'air fier comme un petit banc. Son sourire déborde de son visage, à tel point que je peux admirer la totalité de sa dentition.

— Mince, chaton, regarde ton pull et tes chaussures.

Son sourire s’efface, presque instantanément. Les sourcils froncés, il râle de sa voix cristalline :

— Mais arrête maman ! J’suis plus ton chaton.

Je secoue la tête en riant.

— Allez, vient Nono, on va aller se changer avant de partir pour le centre.

\* \* \*

Une demi-heure plus tard, Nolan est au centre de loisirs de la bourgade, et ma boutique de fleurs, ouverte. Cependant, une seule et unique chose occupe mon esprit : dans deux jours, mon mari fête ses quarante ans. J’ai prévu grand. Un chapiteau dans notre jardin, un traiteur – qui m’a coûté un rein – et des décorations à n’en plus finir – qui m’ont coûté le deuxième rein. Toute la famille sera réunie. Sans oublier ses amis.

La crise de la quarantaine n’a qu’à bien se tenir !

La loi de Murphy aussi !

### 3

## MARIE

Depuis ma plus jeune enfance, je ne souhaitais avoir qu'un, voire deux enfants, et parcourir le monde en famille. J'imaginai un grand camping-car, des paysages à couper le souffle, des fous rires et des souvenirs inoubliables. Je voulais être la mère cool et détendue qui ne perd jamais son sourire ni sa bonne humeur.

Mais voilà, mon mari et mon hyperfertilité en ont décidé autrement.

Résultat : j'ai quatre chérubins au lieu de deux. Et sors de chez moi uniquement pour les allers-retours à l'école. Autant dire que ma vie sociale s'arrête à ma porte d'entrée, avec la promesse d'un rencard avec Jenovah.

Le dos courbé, vêtue d'un cache-misère trop grand pour moi, et sous les applaudissements de ma petite boucle d'or scotchée à mon bras engourdi, je goûte une louchette de ma sauce tomate acidulée.

Romy a dix mois et sait se déplacer à quatre pattes, prendre appui sur des meubles bas, grimper de partout. Mais cela ne l'empêche pas de pleurer et dormir autant qu'un nouveau-né. J'ai tout essayé, pourtant : la bercer à l'aide de la poussette,

faire des tours en voiture, le porte-bébé, l'écharpe de portage, le bain avant de la coucher. Ainsi que les nombreux conseils du pédiatre et de ma mère et les séances chez l'ostéopathe. Rien ne fonctionne, sauf mes bras ankylosés, mais musclés.

Romy agite ses mains potelées en direction de la casserole, les joues roses et rebondies par son immense sourire.

— Mam mam mam !

Ma petite dernière, désormais au comble de l'excitation, sur ma hanche droite, et une spatule en bois pleine de sauce tomate dans la main gauche, je rejoins le salon où mon adolescente de quatorze ans, visiblement toujours pas douchée, a le nez plongé sur son téléphone à la vitre fissurée.

— Lola, tu peux mettre la table s'il te plait ?

Pas de réponse. Crédule, je réessaye :

— Bon sang, Lola ! La table.

La concernée passe une main dans sa longue chevelure. Puis, grimace légèrement. Avant de souffler, exagérément.

— C'est tout le temps moi qui dois toujours tout faire dans cette baraque... J'en ai marre !

Je me fais violence pour ne pas monter dans les tours et ose un minuscule rictus.

— D'accord.

Lola papillonne des paupières, et me détaille comme si j'avais le menton à la place du front. Et, sans un mot - mais avec son sublime regard noir qui lui est propre - elle se lève enfin, et se dirige vers la cuisine, non sans me faire sursauter en claquant les portes de placards.

Les yeux levés au ciel, le regard noir, l'indifférence, les soupirs, et le *j'en ai marre* sont la définition de Lola.

Ma fille ne me raconte plus ses journées comme lorsqu'elle était en maternelle et primaire. Troquant notre complicité contre la capacité étonnante de changer d'humeur en un clin d'œil.

Petite, Lola jasait avec une volubilité incroyable - pire qu'une pie - dès qu'elle franchissait la porte d'entrée. Parfois, après une longue journée chargée, j'avais besoin de silence et espérais secrètement qu'elle ait un peu moins d'histoires de *tu croiras jamais ce qu'elle a fait Inès* ou bien de *tu sais maman, la maîtresse quand elle se mouche et ben elle fait la trompette* ou encore de *Céleste et ben elle veut plus être ma copine*.

Mais, à présent que Lola ne me dit absolument plus rien de ses journées, ni même de ses chagrins, et que les étreintes et la complicité ont laissé place à l'indifférence et aux regards d'un vampire qui se fait du mauvais sang, voilà que la nostalgie m'enveloppe. Accompagnée de la culpabilité de ne pas avoir su profiter plus de ses babillages et de ses mains potelées.

Les voix cristallines de mes jumeaux de six ans m'arrachent de mes pensées et me ramènent à la réalité.

De l'autre côté du séjour, Maël et Léo se tordent de rire, tandis que des marques de feutre vert décoorent leur visage. Ces deux-là sont de vrais monozygotes, identiques sur tous les points. Bêtises comprises.

— Non, mais ce n'est pas possible vous deux !

À peine penchée pour déposer Romy dans son parc que ses pleurs déchirent l'air. Mon cœur s'emballe et je peux même

sentir mon sang bouillir dans mes veines. Je deviens terrorisée à chacun de ses cris.

Impuissante, minable, en échec.

Depuis la naissance de Romy, c'est le chaos à la maison. Lola est en pleine crise d'adolescence, les jumeaux traversent une phase de rébellion, mon mari suit un nouveau régime pour perdre les kilos pris pendant ma grossesse. Et moi, je m'enfonce lentement mais sûrement dans une douloureuse spirale.

Inconsciemment, j'en veux à Romy.

Seulement, je m'en veux encore plus de lui en vouloir.

Au tour de la voix de ma fille aînée de résonner dans la cuisine, derrière moi, alors que les larmes commencent leurs dégringolades sur mon visage :

— Maman ! Ça gicle de partout !

Bon sang, ma ratatouille !

Je ferme les yeux pour tenter de combattre la tension qui s'accumule en moi, puis fulmine en direction de mes jumeaux :

— Vous deux, vous ne bougez pas !

Tous les soirs, c'est pareil : je joue les arbitres, la cuisinière et la femme de ménage.

Et chaque soir, je n'ai qu'une hâte : que le marchand de sable cesse sa grève pour que je puisse retrouver les bras de mon cher amant nocturne, prénommé Morphée.

L'odeur fétide et agressive du brûlé m'agresse les narines et me saute à la gorge.

Je me précipite dans la cuisine, non sans marmonner des jurons. Dans la pièce, gazinière, carrelage, mur, tout est passé

du blanc à l'orange. Le tout, bien mis en évidence par le soleil d'été qui rayonne à travers l'immense fenêtre de la pièce.

Rien que l'idée de devoir tout astiquer me demande un effort presque hors du commun. Je sens déjà le courage me lâcher et la fatigue m'envahir.

— Merde ! Merde ! Et merde !

J'éteins le feu, le corps tremblant et les mains crispées lorsque mon mari fait claquer la porte d'entrée derrière lui.

Jérôme travaille dans le bâtiment depuis ses dix-sept ans. À la retraite de son père, il a hérité de l'entreprise familiale. Le côté positif ? Il adore son travail et je suis heureuse pour lui. Le côté négatif ? Il adore son métier et y passe plus de temps qu'à la maison.

— Qu'est-ce que j'ai faim ! On manque quo...

Il s'arrête net à l'embrasement de la porte avant de m'interroger du regard.

Après vingt-trois années de mariage, je trouve mon époux toujours aussi séduisant avec son teint hâlé, ses yeux mordorés et ses dents du bonheur. Je suis tombée amoureuse de lui dès qu'il m'a souri façon Colgate, en remplissant un constat. Aujourd'hui également, son sourire de publicité est ce qui me refait retomber amoureuse à nouveau. Encore et encore. Et un peu plus chaque jour.

— Oula !

Mon époux me scrute un instant avec deux yeux ronds avant d'éclater de rire, exhibant ses dents blanches étincelantes en contrastes avec son bronzage. J'ai de nouveau vingt ans et je retombe amoureuse. Même si je jurerais percevoir une pointe d'amusement dans son regard.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Je promène nonchalamment ma main sur mon visage et masse mon front cerné, en gémissant :

— Une journée de plus...

— Papa !

Les jumeaux courent vers leur père et sautent dans ses bras.

— Hey mes petits bonshommes ! Mais...

Il recule d'un pas, les yeux rétrécis avant de croiser paresseusement ses bras sur son torse recouvert par sa tenue de travail tachée.

— Vous n'êtes pas encore douchés ?

Maël tape dans les mains de son frère avant de répondre, manifestement fier de lui :

— Si, mais ça fait des satouilles de se solorier dessus.

De son côté, Lola, elle, pose bruyamment une fourchette sur une assiette, l'air sincèrement renfrogné et les sourcils en accent circonflexe.

— J'vais pas mettre toute la table toute seule non plus !

Un ange passe.

Mon mari envoie les garçons se débarbouiller et m'embrasse sur le front.

— Je vais me doucher et je vous rejoins pour dîner. D'ailleurs, ça sent drôlement bon. Qu'est-ce que tu nous as préparé de bon à manger, ma chérie ?

J'ai quarante-trois ans, et l'idylle disparaît aussi vite qu'elle est apparue.

Je le toise, les yeux écarquillés.

Je n'arrive pas à croire qu'il ose me poser cette question, vu l'état actuel de la cuisine.

Et après, on s'étonne que le taux de divorce explose...

Puis, passé le choc de sa demande déplacée à cet instant précis, je quitte la pièce.

Non sans hurler derrière moi, le visage rubicond et la voix exacerbée :

— Le mur !